Chroniques & commentaire

Ce qu'esclave veut dire.

François-René Picon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tc/89>

DOI : 10.4000/tc.89

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003

Pagination : 153-167

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

François-René Picon, « Chroniques & commentaire », *Techniques & Culture* [En ligne], 41 | 2003, mis en ligne le 13 janvier 2005, consulté le 29 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/tc/89> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tc.89>

Ce document a été généré automatiquement le 29 septembre 2022.

Tous droits réservés

Chroniques & commentaire

Ce qu'esclave veut dire.

François-René Picon

- 1 À propos du livre d'Alain Testart : *L'esclave, la dette et le pouvoir. Études de sociologie comparative*. Paris : Errance, 2001. 238 pages, carres, tableaux, notes, annexes, bibliographie, index.
- 2 *Techniques & culture* se devait de signaler la parution de l'ouvrage d'Alain Testart *L'esclave, la dette et le pouvoir* puisque cet « outil animé », cet *instrumentum vocale* qu'est l'esclave relève sans conteste de la technologie culturelle et du geste traditionnel efficace, ce geste que l'on fait faire en l'occurrence par quelqu'un d'autre. Chez cet être, doté malgré tout d'une parole, d'un souffle et d'une âme, le geste est purement technique parce qu'il est imposé et machinal.
- 3 L'esclave a une voix, mais une voix passive. Il entend mais surtout écoute pour obéir, et s'il parle, c'est pour obtempérer. Quant à ses pensées, elles sont évidemment silencieuses et ne peuvent que concerner l'injustice de son état, qu'il en soit prisonnier par nature ou par accident, et l'impossibilité d'en sortir. Elles peuvent aussi, car les réalités sont multiples, être tournées vers la meilleure façon d'être « moins esclave », pour se libérer ou pour parvenir à s'intégrer et se fondre dans la société dont il n'est, à un moment donné, qu'un élément de la culture matérielle, voire même qu'un artefact.
- 4 Mais ce n'est pas de cet esclave dont il s'agit. En effet, le titre même du livre ainsi que l'interprétation de la célèbre citation d'Aristote fait échapper l'esclave du domaine (si l'on peut dire !) technique. Alors que « pendant longtemps, l'esclavage n'a été envisagé que comme une forme sociale de travail », en fait, constate Testart, « sous l'esclavage gît toujours la question du pouvoir » (p. 9), et si outil il y a, c'est un instrument de pouvoir, celui de « la puissance directe sur les hommes » (p. 206). Par ailleurs, l'esclave est aussi fidèle à son maître et il peut servir « à exécuter les basses besognes ou à jouer le rôle de garde du corps. Il peut se révéler, dans cette fonction, plus précieux que dans sa fonction laborieuse » (p. 10). L'accent n'est donc absolument pas mis sur le travail (le geste) de l'esclave exécuté sur l'ordre (la parole) du maître. On tourne résolument le dos au technique qui disparaît et laisse place à l'étude d'une condition ici caractérisée par la dépendance à l'égard d'un pouvoir.

- 5 Ce que nous propose Testart c'est, à travers l'esclavage, d'abord une étude comparative sur les différents types de relations de domination et de soumission mais aussi sur leurs relations et leurs conséquences. Vaste entreprise que cet essai sur un sujet auquel l'ethnologie (hors quelques études ponctuelles apportant des données sur les sociétés primitives, au sens où l'entend Testart, comme « *l'esclavage chez les...* ») ne s'est guère — ou pas assez — affrontée et qui est en revanche bien documenté dans d'autres disciplines comme l'histoire, antique et moderne, ou encore l'orientalisme. En effet, l'ethnologie —et même l'anthropologie— semble ne pas être en mesure de prendre la hauteur nécessaire : au hasard des nombreux dictionnaires d'anthropologie qui existent aujourd'hui comme celui de Barfield (1997), il est dit de l'esclavage que les variations culturelles rendent toute définition problématique et que par ailleurs, le fait que quelqu'un acquière un contrôle complet sur une personne ne dit que très peu de choses sur la façon dont cette personne est utilisée. À en croire ce commentaire, on a plus d'informations sur le pouvoir que sur les techniques qu'utilise cette personne ou qu'on l'oblige à utiliser et, sans être de parti-pris, on peut regretter cet état de fait.
- 6 C'était, par ailleurs, un livre annoncé. La question des inégalités est certainement une des préoccupations majeures dans les écrits d'Alain Testart et l'esclavage constituait par conséquent un passage obligé —depuis longtemps en filigrane— comme en témoigne par exemple le séminaire organisé au Laboratoire d'Anthropologie Sociale sur les *Problèmes de l'esclavage dans les royaumes anciens et les sociétés primitives* en 1998-1999. Tout menait l'auteur à s'affronter à cette nébuleuse qu'est l'esclavage et le cadre —habituel chez l'auteur— dans lequel s'exerce sa réflexion sur l'esclavage est constitué par le souci des définitions claires, du questionnement des typologies existantes, du problème de la scientificité des sciences humaines sans oublier le référent constant (et le but ultime) que constituent les Aborigènes d'Australie.
- 7 Ce livre montre un cheminement —c'est un recueil d'articles, en majorité déjà publiés, sauf les Annexes II et III et le chapitre VII, dont l'essentiel dans *L'Homme* ultérieurement —dans lequel les différents moments sont soigneusement reliés entre eux. L'*Avant-propos* (pp. 7-18) en précise l'articulation tout en offrant un guide de lecture tellement clair qu'il risque de faire tourner l'exercice présent à la paraphrase. L'auteur voit « quatre thèmes majeurs » : définition de l'esclavage, le pouvoir, omniprésence de l'esclavage et l'esclavage pour dettes ou « interne » et rappelle que son « intérêt théorique reste centré sur les sociétés primitives » et que « Le but lointain [...] est toujours de mieux comprendre ces sociétés [...] pour, un jour, les intégrer dans une sociologie générale comparative... » (p. 12).
- 8 Mais jetons quand même, à notre tour, un bref coup d'œil aux différentes parties. Le premier chapitre (pp. 19-47) qui examine *L'esclavage comme institution*, propose un essai initial de définition en comparant l'esclavage avec d'autres formes de dépendance et expose sa fonction au sein des sociétés. *Pourquoi la condition de l'esclave s'améliore-t-elle en statut despotique*, le second chapitre (pp. 19-47), démontre qu'il vaut mieux être esclave sous un régime monarchique ou théocratique ou, dit d'une façon peut-être approchée, que les sociétés plutôt égalitaires sont dangereuses pour les esclaves jusqu'au point où la plus égalitaire d'entre toutes —les Aborigènes— n'en peut concevoir l'existence. Le troisième chapitre (pp. 76-97) concerne un des points forts du texte : *La mise en gage des personnes* ouvre sur la dette, et introduit l'esclavage intérieur, deux notions qui vont être analysées par la suite. *Ce que merci veut dire*, chapitre IV (pp. 98-114), concerne les Indiens de la côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord et notamment marque la

différence entre les esclaves et ceux qui sont libérés de la dette, mais « gens de rien » quand même. Puis, *Trois questions de méthode* (chapitre V, pp. 115-136) fait le point sur les cent premières pages, précise la définition de l'esclavage dans le contexte de l'ouvrage à savoir l'esclavage interne qui révèle l'importance de la dimension sociale et politique —les inégalités au sein d'une société. Ce sera en effet le corps du chapitre suivant (pp. 137-175) *Importance et signification de l'esclavage pour dettes* dans lequel un vaste tour d'horizon aboutira à proposer l'hypothèse « que l'esclavage pour dettes et la vente de soi ou d'apparentés en esclavage sont des facteurs favorables à l'émergence de la royauté » dans ces sociétés qui conçoivent, possèdent, voire permettent (dans un registre clastrien) la vente de soi, « ces pratiques traduisent quelque chose de fondamental dans la structure sociale de ces sociétés » (p. 167). On passe ensuite, dans le chapitre VII (pp. 176-194), de la vente de soi à celle d'apparentés : *Un exemple de loi sociologique : le rapport entre prix de la fiancée et esclavage pour dettes*. Des cartes viennent à l'appui du texte pour montrer qu'en se situant à l'échelle de grandes régions, les deux traits sont fortement associés (à condition qu'il s'agisse du prix de la fiancée sans retour). Trois annexes dont les titres ne sont pas dénués d'humour viennent compléter l'ouvrage. Le premier (pp. 195-197), *Des esclaves chez les bons sauvages* concerne l'Amérique, mais seulement celle des Iroquois. Pour ceux qui cherchent le Nouveau Monde dans son ensemble, il faut voyager dans le texte : l'Amérique est à rassembler et l'index apporte une aide précieuse pour la découvrir. Le titre du deuxième (pp. 198-201), dont le style évoque celui de livres qui nous ont fait rêver, *De quelques conceptions erronées à propos de l'esclavage antique et de la façon dont elles faussent toute comparaison avec l'esclavage dans les autres mondes* parle, pour cette raison, de lui-même. Le troisième, enfin (pp. 202-212), *Rétrospective : l'esclavage dans les sciences sociales*, ne se rapporte pas à ce que nous vivons quotidiennement dans notre métier de chercheur ou d'enseignant mais présente un bref historique et quelques points de vue ou questionnements sur l'esclavage —marxisme, les sociétés sans État, ou encore la traite de esclaves africains vers Amérique. De nombreuses notes suivent chaque chapitre, une bibliographie de vingt pages permet au lecteur qui le souhaite de consulter les sources de l'auteur et l'index est, dans l'ensemble, satisfaisant —l'index parfait, on le sait, est impossible à réaliser. Un regret mineur cependant : l'absence, dans le sommaire, d'une table pour les figures et cartes qui sont d'une aide précieuse pour la lecture.

- 9 Il ne s'agit donc pas ici de cet esclavage construit sur le prélèvement hors de la société —ni captifs pris à la guerre ni outils de travail destinés aux grandes plantations—, esclavage, pourrait-on dire, qui émane du politique extérieur et de ce pouvoir exercé par la force. Ce qui est ici en question c'est un certain type d'ordre intérieur dont les mécanismes subtils semblent plus relever de l'économique et de l'alliance que du seul politique. Il mène à —ou peut-être favorise, selon les points de vue— l'apparition de l'État, comme si l'on avait affaire à la forme la plus achevée des inégalités. Ainsi, à l'origine de l'État —mais le déterminisme est au fond plus nuancé que l'argument développé peut le laisser supposer— se trouve l'esclavage pour dettes qui est fortement associé au prix de la fiancée sans retour. On ne peut s'empêcher en ce point de faire un saut de quelque vingt années en arrière pour penser au premier ouvrage de l'auteur, *Les chasseurs-cueilleurs* (1982), au stockage et à l'origine des inégalités et se demander s'il y aurait un parallèle à faire entre stockage et dette, entre redistribution et accumulation. Nous sommes en pays et en ethnographie connus puisque ce sont toujours les mêmes sociétés modèles, celle les Indiens de la côte Nord-Ouest et celle des

Aborigènes, l'une en positif, l'autre en négatif, pourrait-on dire, qui émergent d'une remarquable documentation dont l'analyse est particulièrement soignée.

- 10 Si l'esclavage pour dettes a servi l'émergence de l'État, il semble aller contre son fonctionnement et notamment contrarier ses bases économiques. Il se trouve donc être successivement « pour » et « contre » l'État, comme si ce dernier devenait soudain une instance de réduction des inégalités ou se devait de les maintenir dans une limite acceptable pour les dépendants et pour sa propre reproduction, comme s'il ne pouvait accepter que continuent à exister les conditions qui lui ont permis de voir le jour — pour se situer sur un registre résolument imagé. Quant à la relation forte (« une loi stricte », p. 177) qui unit le prix de la fiancée sans retour et l'esclavage pour dettes, l'auteur ne dit pas si elle se maintient, si l'État tolérera que subsiste cette « vente ». Mais, comme rien n'est dit, pourquoi continuer à les associer à un niveau causal ? Si B cause C et que A et B sont liés, cela n'implique pas nécessairement que A cause C. Alliance et parenté sont certes des domaines privilégiés de l'ethnologie, mais ce serait leur faire trop grande place que de considérer qu'une certaine façon de recruter une épouse détermine une structure politique de cette nature.
- 11 Ainsi se trouve-t-on face à deux types de lois sociologiques : l'une que l'on qualifierait volontiers de statique (cette « loi stricte ») et l'autre de dynamique (*cf.* p. 11). Très certainement, l'origine de l'État est une question préoccupante —comme l'est d'ailleurs son fonctionnement. Si, en un premier temps, on peut penser que cette loi sociologique ne vient que s'ajouter à d'autres tentatives pour en expliquer l'origine, qu'elles soient technicistes —ou matérialistes— ou encore « volontaristes » lorsqu'il s'agit de sa non-apparition, on reste cependant sur l'impression qu'on s'approche peut-être un peu plus de ce qui pourrait constituer le pourquoi fondamental. Ce dernier cependant ressemble fort à l'horizon, il est certainement hors de portée, comme s'il y avait deux niveaux de causalité ou, plus précisément, comme l'écrit Alain Testart ailleurs « ...et c'est là une vérité logique implacable bien qu'elle froisse le sens commun : ce qui explique permet d'expliquer mais n'est pas lui-même explicable » (1991 : 83). C'est sans doute à cause de cette impossibilité « froissante » que l'explication quasi métaphorique qui dote la société d'une volonté —elle s'oppose, elle est « contre »— se trouve être tellement séduisante.
- 12 « Il faut toujours prendre garde lorsqu'on définit une notion de vérifier qu'on définit bien aussi son contraire » écrit Testart (p. 31). S'il partage avec Clastres le même intérêt, à l'inverse il va démonter les mécanismes qui gouvernent les sociétés autres que celles qui le concernent vraiment car ces mécanismes soulignent les spécificités des sociétés primitives, « sociétés sans État ou, ce qui revient au même à quelques exceptions près, sans écriture » (p. 12) —on est tenté d'ajouter que ces exceptions peuvent être nombreuses. Elles auront tout ce que les autres n'ont pas ou n'auront pas tout ce que les autres ont, en l'occurrence l'esclavage et notamment l'esclavage pour dettes. Ainsi faut-il lire entre les lignes et inverser le titre du livre car il traite en négatif et implicitement de ces sociétés qui ne connaissent ni l'esclavage ni la dette ni le pouvoir et par conséquent ignorent la dépendance, qu'elle soit économique ou politique. Ces sociétés existent-elles ou bien sont-elles un référent négatif, sont-elles bonnes à imaginer : modèle qui permet de comprendre les autres, celles avec lesquelles la nôtre partage certains traits ? Ou encore, si elles ne relèvent pas du fantasme ou de la nécessité heuristique, ont-elles toujours été « primitives », au sens où Testart l'utilise, et le seront-elles à jamais ? La réponse ne saurait s'avérer catégorique car on peut être

surpris par la rapidité de leur changement, par ce qui change et, partant et surtout, par ce qui demeure —qui ne doit pas être entendu au sens de « survivance ».

- 13 Alain Testart constate que « lorsqu'on dit que l'esclave en Afrique est exclu de la parenté, tout ethnologue le comprend immédiatement » (p.116). Il comprendra certainement d'emblée —puisqu'il précise que ces lois sont « comme "en sursis" » (p. 8) — que chacun d'entre nous va recourir à sa propre ethnographie et passer ces lois sociologiques au crible de ce qu'il a recueilli ou de ce qu'il connaît le moins mal. Il ne faut pas voir là un esprit de contradiction systématique, mais bien la gymnastique ordinaire de l'ethnologie, sa technique du corps, prise entre la construction de règles et la variété infinie de ce qu'elle décrit. Chaque ethnologue, selon son caractère, sa formation ou ses ambitions, produira des textes plutôt théoriques ou plutôt descriptifs mais, dans l'ensemble, le mouvement général de la discipline peut être vu comme une étoffe tissée par les uns et défaits par les autres, avec des lois qui sont bâties pour être mises en doute.
- 14 Contrairement à ce que l'on dit, la critique n'est pas facile. Face à un livre achevé —au sens plein du terme—, il est plus intéressant d'en voir les apports que de remarquer ici ou là les quelques manques car les premiers sont incomparablement plus nombreux que les seconds. En outre, et c'est là une allusion à certains comptes rendus, il ne s'agit pas de donner une note, que ce soit de façon plus ou moins explicite, car un livre n'est pas un devoir. Il est sans doute impossible de construire des lois sociologiques sans casser ou écorner quelques ethnographies —encore qu'opposer l'ethnographie n'est pas forcément la bonne façon de lire puisqu'on trouvera toujours des contre-exemples. Ce qui est ici en cause, c'est plus le statut qu'on doit leur accorder que le fait qu'il y en ait car, qu'elles aient été mal décrites ou que la tâche soit difficile, « les sociétés primitives sont assurément les plus complexes, les plus diverses et les moins connues » (p. 206). Sans souscrire nécessairement à cette affirmation, les quelques réflexions qui vont suivre ne sont qu'un complément d'information et des propositions de discussion qui n'entament en rien la portée des démonstrations et la précision de l'analyse des données, comme l'est, par exemple, la réévaluation de l'information ethnographique issue des *Human Relations Area Files* (HRAF) et « la révision des codes » (p.177) de l'*Ethnographic Atlas* de G. P. Murdock.
- 15 D'abord, sur un plan général, les données (même révisées) sont prises dans un temps ethnographique « traditionnel » —ayons néanmoins toujours présent à l'esprit la « fausseté du présent ethnographique »— puisqu'il était évidemment nécessaire d'avoir un matériel homogène, à une époque où le monde extérieur n'avait pas encore trop de prise sur ces sociétés ou ne les avait pas trop violemment marquées. Une fois leur fonctionnement décrit et les mécanismes importants pour le propos mis en évidence, l'actualisation de l'information pourrait donner une dimension supplémentaire aux constats et permettrait peut-être d'en tester la validité.
- 16 Certes, les choses ont beaucoup changé et les Aborigènes, les peuples de la côte Nord-Ouest, les Achés ne sont plus ce qu'ils étaient et on peut le regretter. Mais il ne faut pas se laisser aller à une nostalgie sans nuance car, pour être plus objectif, ils sont forcément aussi aujourd'hui ce qu'ils étaient —à charge pour l'ethnographe de le décrire et pour l'anthropologue d'en tirer les conclusions. Certains s'y sont essayé, comme Alvarsson (1999) ou encore, dans des livraisons précédentes de cette revue, Dousset (1999), Estival (2001) ou Picon (1998). On se prend alors à imaginer des lois qui « parleraient » du présent mais aussi du futur proche, des lois sociologiques comme

celles qu'imaginait Auguste Comte. Il se trouve cependant que l'ethnologie est toujours descriptive et se garde bien, à l'instar des sciences humaines, de prévoir et, si elle le fait, il s'agira de relations de cause à effet situées dans un passé antérieur.

- 17 Que l'ethnologie dite « fondamentale » se taise sur le devenir des sociétés, qu'elle se penche plutôt sur les structures ou le symbolisme, ne correspond pas totalement à la réalité car on trouve parfois la preuve que cette préoccupation existe (Garrigues-Cresswell, Jamard & Picon 2001). Mais dans cette branche particulière qui, un temps, s'est appelée anthropologie appliquée et qui aujourd'hui se consacre au développement, la dimension prospective est plus que nécessaire. On aimerait, souhait peut-être naïf, savoir vers quoi tendent ces sociétés primitives —comme les autres d'ailleurs. Sans doute est-ce là aussi une déformation d'enseignant puisque, lorsque l'on commente les monographies classiques, on peut répondre à « Qu'en est-il des Nuer (ou des Trobriandais) aujourd'hui ? » mais on ne sait quoi dire sur leur futur immédiat. Les étudiants en sciences sociales ne sont d'ailleurs pas les seuls à s'interroger de la sorte et à s'étonner de ne pas recevoir de réponse : dans les programmes pluridisciplinaires de développement, agronomes, forestiers, économistes ou encore démographes sont déconcertés par la « prudence » de l'ethnologie même si certains d'entre eux reconnaissent que leurs propres capacités de prédiction ne sont pas sans failles. En fait, et pour en terminer sur ce thème bien souvent discuté, la formule « toutes conditions égales par ailleurs » est-elle réservée aux sciences dures et impensable ou non voulue dans celles dites « humaines » ? Peut-être n'est-ce pas un état de fait définitif puisque, à certains égards, ce livre nous donne une ébauche de réponse.
- 18 En second lieu, quelques rapides commentaires ethnographiques sur les Guajiros cités en plusieurs occasions et aujourd'hui appelés Wayú. Les données issues des HRAF datent des années 1950, mais elles ne sont pas pour autant dépassées même si de très nombreuses études ont été faites depuis lors. Malgré cette abondance ethnographique, un certain flou semble bien toujours entourer ce qui a été qualifié d'esclavage. Quant au mariage, « les Guajiros achètent leur femme » disent les non-Indiens de la région ; il s'agit bien d'un prix de la fiancée dans cette société matrilineaire mais il n'est pas sans retour, contrairement à ce qui est écrit à la page 190.
- 19 Vers la fin du XVII^e siècle, certains caciques guajiros étaient, à la mode espagnole, accompagnés d'« esclaves » noirs. Par ailleurs, pendant les périodes difficiles, des pauvres « vendent » leurs enfants à des familles non indiennes pour assurer les tâches domestiques. Enfin, puisque les différences économiques sont très marquées dans cette société d'éleveurs, on voit fréquemment au sein d'un même clan, de nombreux dépendants graviter autour de parents plus riches.
- 20 Si le premier cas appartient au passé, le second est toujours d'actualité même s'il est dissimulé ou « traduit » en termes moralement acceptables. Une fois passée l'époque de manque, les parents voulaient récupérer les enfants, ce à quoi s'opposaient évidemment les « acheteurs ». Du point de vue des premiers (inutile de préciser celui des seconds), il s'agissait d'un « prêt » payant, d'une mise à disposition temporaire d'une main-d'œuvre ; en aucune façon, la famille (c'est-à-dire la ligne utérine et à un moindre degré, les parents patrilatéraux) n'abandonnait ses droits sur ses enfants. De même que pour le droit guajiro, il ne peut exister de circonstances atténuantes, de même est-il impensable que soit vendu un parent : on appartient et appartiendra toujours à sa lignée maternelle ou, vu sous un autre angle, il est impossible de s'en détacher, ce qui prend tout son sens contraignant lorsqu'on se trouve pris dans les

mécanismes de la vengeance. Ainsi certaines « récupérations » se faisaient-elles par la force : à la suite de « ventes » se produisaient des enlèvements, c'est-à-dire des « vols » —du point de vue non indien. Si la différence des conceptions est évidente, il faut aussi reconnaître que bien souvent les parties en présence « jouaient » sur cette incompréhension et qu'au fond, la vente puis le vol débouchaient sur un arrangement (une compensation) qui entraînait parfois la construction d'un lien privilégié entre « vendeurs » et « acheteurs ». C'est là une des modalités des relations complexes qui unissent les populations indigènes et « créoles » de la péninsule de la Guajira.

- 21 Parce qu'il se situe à l'intérieur de la société guajira, le cas des dépendants peut être examiné à la lumière de l'esclavage pour dettes. Ils sont au service et sous la tutelle d'un Indien riche du même clan. Plus que d'un maître, il s'agit d'un « parent supérieur », pour reprendre l'expression de Marshall Sahlins, et si, à l'intérieur du groupe, ces dépendants lui « doivent » travail et obéissance, ils forment un tout homogène vis-à-vis de l'extérieur. L'activité laborieuse des uns favorisera la richesse de l'autre mais ils bénéficieront évidemment de son prestige et de son pouvoir —qu'ils contribueront à maintenir et à accroître. C'est donc plus une sorte de clientélisme, un lien économique interne indissociable de sa face politique extérieure, fondé sur la parenté. Le pauvre ne se vend pas mais se met sous la protection d'un parent fortuné — qui ne peut le lui refuser. Bien que cela ne soit pas fréquent, on peut cependant changer de « maître » dans la parenté lorsque, par exemple, le clan compte un grand nombre d'individus, voire en sortir en mettant à profit des relations d'alliance. En d'autres termes, on a la possibilité de proposer ses services au plus offrant, celui dont les conditions sont les plus avantageuses, on peut faire « jouer la concurrence » lorsque la relation de dépendance est par trop opprimante. Ainsi avoir des dépendants demande-t-il un art politique certain et de la mesure dans l'exercice du pouvoir d'autant plus qu'existent les aléas du pastoralisme : si les pauvres ont de fortes chances de le rester, les riches peuvent perdre leur bétail, leur influence et leur prestige.
- 22 À condition de se placer dans une autre durée que celle de la description ethnographique, on peut constater que les statuts peuvent changer, que peuvent apparaître des « nouveaux riches » et que la hiérarchie entre et dans les clans n'est pas immuable. Cette hiérarchie ou, si l'on veut, l'inégalité, est d'autant plus structurelle — et structurante— de la société guajira qu'elle en accepte le changement à condition que l'inégalité demeure.
- 23 Il est vrai qu'existent cependant en Guajira —et c'est peut-être là une source de confusion— deux types de travaux réservés, si l'on peut dire, aux pauvres : il s'agit de l'extraction du gypse et de la récolte du sel de mer contrôlées par des entreprises colombiennes, ne respectant que de très loin la législation nationale sur le travail. Ceux qui s'engagent dans ces activités risquent souvent plus l'endettement que le profit dans la mesure où les denrées alimentaires nécessaires sont fournies « à crédit » par des commerçants —selon un principe bien connu qui ne relève pas toutefois du système guajiro traditionnel.
- 24 Ce que l'on appelle le prix de la fiancée est sans doute ce qui caractérise le mieux, aux yeux des non-Indiens de la région, la société guajira à l'égard de la position importante qu'y occupent les femmes —i.e. la filiation matrilineaire. Cela rend compte, en tout cas, du nombre de mariages entre Indiennes et « Blancs »— à condition bien entendu qu'ils en aient les moyens. Peu importe en effet l'origine du mari puisque ses enfants ne peuvent être les siens mais seront ceux du lignage de son épouse. Les « prix » peuvent

varier considérablement, selon la position sociale de la fiancée ; quant à celui que devrait payer un Guajiro si d'aventure il souhaitait convoler avec une non-Indienne, il serait bien bas, voire symbolique —et c'est là une information parfois bien désagréable à recueillir.

- 25 La famille du fiancé, c'est-à-dire les parents en ligne maternelle, réunissent le montant demandé —et l'extension de cette « famille » variera avec l'importance du prix. Une fois les biens acceptés, le mariage sera considéré comme conclu. Le fiancé « paiera » donc pour obtenir des droits assez faibles sur son épouse et surtout pour avoir des enfants qui ne lui appartiendront pas —ses droits seront évidemment ailleurs, dans sa propre famille, sur ses sœurs, et ses « enfants » seront ses neveux et nièces. Mais ce n'est pas pour autant un mariage à fonds perdus car ce qui sera versé pour le mariage de la première fille de cette union ira à la famille du père et sera redistribué en fonction des contributions de chacun. Ce « prix » devra, par ailleurs, être supérieur à celui qui a permis le mariage initial et la raison et l'image invoquées sont celles du croît de troupeau, référence d'autant plus forte qu'un même terme désigne le clan et le troupeau —« chair » du bétail et « chair » du groupe. Ainsi faut-il non seulement considérer l'extension horizontale du réseau de parenté lorsqu'il s'agit de réunir le prix de la fiancée mais aussi se situer dans une perspective générationnelle ou verticale pour remarquer son retour sans oublier, afin d'en comprendre le montant, le système général de compensation et le modèle pastoral (Picon 1996).
- 26 Pour conclure sur « l'esclavage » chez les Guajiros, dans cette société tellement stratifiée économiquement, les exemples de dépendance et d'exercice du pouvoir sont nombreux mais il est difficile de considérer qu'existe l'esclavage pour dettes. Le concept de clientélisme semble plus approprié. Avec plus de 360 000 individus, la société guajira est lignagère et segmentaire —le modèle nuer n'est pas loin— et de façon symptomatique, une vingtaine d'associations indigènes se posent implicitement en représentantes exclusives de l'ethnie. Cela dit, à l'époque de la Découverte, le pouvoir était exercé dans la région (littoral et îles des Caraïbes) par des caciques, certes en lutte entre eux, dont l'autorité était importante, comme par exemple les chefferies Tainos. Or la Conquête et la Colonisation ont évidemment cassé un processus qui, même si toutes les conditions n'étaient pas réunies, pouvait mener à un proto-État —ou à des « grosses » chefferies, comme l'on voudra. Lorsque des sociétés ont par chance pu survivre, on y voit à l'œuvre des principes que seuls des accidents historiques ont pu mettre en place. Que certaines structures soient favorables à une transformation du politique ne doit pas faire oublier le rôle de l'histoire, et que mécanismes internes et poids du monde extérieur doivent être également pris en compte.
- 27 Quelques dernières annotations sur l'Amérique du Sud. Il ne faut pas, bien entendu, voir le « bon sauvage » partout car il y avait des guerres, des prisonniers, des sacrifices, des anthropophages... Mais il ne faut pas oublier non plus que de profondes modifications se sont produites. Si la mise en esclavage des Indiens était interdite par les lois espagnoles, rien n'empêchait, en revanche, d'acheter des indigènes à des tribus dans lesquelles ils étaient « déjà » esclaves —c'est le *rescate*. Ainsi, pour que ce commerce soit possible, a-t-on vu apparaître des guerres d'un genre nouveau dès la seconde moitié du XVI^e siècle, voire même une catégorie « esclave » dans des sociétés qui, semble-t-il, ne la connaissaient pas.
- 28 De même, lorsqu'on s'interroge sur l'« esclavage » des Maku (p. 181-182), il faut savoir que le point de vue rapporté est celui des « maîtres », les Indiens Tukano qui vivent

près des fleuves et non celui des Maku. Il serait intéressant à cet égard de consulter les travaux qui leur ont été consacrés, par exemple ceux de Silverwood-Cope (1972) ou de Reid (1979), pour citer les monographies les plus anciennes. C'est là l'occasion d'ouvrir une parenthèse pour souligner l'ethnocentrisme des données que l'on obtient sur les « voisins » de ceux que l'on décrit et souhaiter que toute monographie puisse être complétée —en une ethnographie « complémentariste » et dans une perspective régionale— par le point de vue des « autres » avec lesquels existent des échanges de toutes sortes (conflits, alliance, raids, discours dépréciatifs), soit, en d'autres termes et pour citer toujours les mêmes, admettre que la connaissance des Nuer passe aussi par ce qu'en disent les Dinka. Pour revenir aux Maku, ils forment une société différente, comme l'est leur langue et leur habitat et s'ils sont exclus des rituels des Tukano, ces derniers le sont de ceux des Maku. Ce sont des Indiens de l'interfluve, « spécialistes » de la forêt et, s'ils servent les Indiens des fleuves, ils entretiennent aussi avec eux un rapport de complémentarité qui n'est pas sans rappeler celui qui unit les Pygmées aux Bantous agriculteurs. Le terme « esclavage » est bien forcé et l'on comprend que « l'anthropologie a toujours hésité... » à l'employer (p. 182).

- 29 Il semble bien qu'une société rangée dans la catégorie des chasseurs-cueilleurs —les Yuquis de Bolivie— ait eu des esclaves dans le passé : chasseurs-cueilleurs « dévoués » ou qui ont pratiqué l'esclavage ? (Daillant, com. pers.) Quant aux Caduvéos, ils avaient jusqu'à récemment la coutume de prendre par la force des enfants dans les groupes voisins, chez les Chamacocos, par exemple, alors que les femmes caduvéos pratiquaient un contrôle strict des naissances. Elles élevaient ces enfants comme s'ils étaient de « vrais » Caduvéos, ce qu'ils n'étaient pas tout à fait, comme le montre leur mise à l'écart pour des occasions et des décisions politiques importantes. Faut-il y voir ce qui « reste » de la stratification sociale des Mbayas du XVIII^e siècle qui recrutaient la classe inférieure à l'extérieur ? Qu'il s'agisse d'un mécanisme qui évite qu'il y ait un trop grand nombre de « nobles », trop de problèmes de succession et donc trop d'instabilité, en tout cas cette bipartition de la société est toujours bien vivante et il est fréquent, dans les conversations, qu'il vous soit précisé « qui est qui ».
- 30 Non loin de là, dans le Chaco, des raids entre tribus avaient pour objectif de se procurer des femmes —sans négliger pour autant la prise de quelques scalps masculins. Ces « prises de fiancées », si l'on peut risquer le mot, entraînaient évidemment un retour —une vengeance— tant et si bien que cette exogamie forcée, du point de vue féminin, pouvait être considérée comme un facteur tendant à homogénéiser lesdites tribus.
- 31 On pourrait multiplier les exemples, comme autant de « curiosités » ethnographiques, et explorer les questionnements qu'ils ouvrent. On pourrait également, à partir de cet ouvrage, poser des questions d'ordre plus général, notamment sur les Aborigènes —puisque'ils constituent le référent premier et ultime— et se demander s'il est légitime d'en parler comme d'un tout uniforme, s'il n'y a pas des différences régionales, s'ils sont tellement égalitaires et si, après tout, l'égalité existe, concevable seulement par des sociétés dans lesquelles elle a peu de place, puisqu'elle n'est pas observable et que tout est asymétrie —sauf l'alliance et l'amitié, comme l'écrit Edmund Leach, de façon évidemment un peu facétieuse et provocante.
- 32 Si l'on revient plus près du texte, à l'esclavage, à la dette et à l'État, on se doit, sans être certain que Testart souscrirait à un tel prolongement de sa réflexion puisqu'il s'agit d'anthropologie du « proche », de mentionner cet esclavage « moderne » qui est celui des bûcherons qui « défrichent » la forêt amazonienne, par exemple. Le mécanisme est

bien connu : des rabatteurs promettent à des gens sans ressources (sans terre, sans travail) un bon salaire, le logement gratuit et de la nourriture en abondance ; mais la paie n'arrive pas, le logement est cher, la nourriture rare et le travailleur s'endette chaque jour davantage. Travail qui implique la dette —ou alors la dette initiale était celle d'être pauvre— et que l'État tolère, quoi qu'il en dise et quoi qu'il dise faire. L'antinomie entre l'État et l'esclavage ne semble pas fonctionner, du moins de nos jours. On peut enfin, comme preuve supplémentaire, si besoin était et plus près de nous, se rappeler les mesures récentes prises pour lutter contre l'endettement ou plutôt contre les dettes dont certains ne peuvent s'acquitter. En un certain sens, l'État les « rachète » sans aller toutefois —ou pas encore— jusqu'à les empêcher de « se vendre » car ce serait aller, à l'évidence, contre son économie. Alors on peut se demander si l'État est encore à venir, s'il est perverti ou bien si, entre la société et l'État —pour revenir à la célèbre opposition— la lutte n'est pas continue.

- 33 Devrait-on dire « merci » à Alain Testart, puisqu'il rappelle (p. 112) que ce serait là réclamer le prix d'une soumission ? Disons simplement, de façon plus égalitaire, que ce livre a le mérite de faire réfléchir ; on se prend à esquisser des corrélations, des mises en rapport... bref, on s'essaie aux lois sociologiques. Cependant on hésite car on est un peu prisonnier, certes consentant, de l'ethnographie ; peut-être est-on aussi incapable de la vue d'ensemble nécessaire ou bien, même si l'on constate des régularités, peut-être pense-t-on qu'il ne peut s'agir de règles, pour reprendre ce que disait Lowie à propos de la dimension scientifique de l'ethnologie.
- 34 C'est un livre à lire entre les lignes puisqu'en filigrane il s'agit de ces sociétés sans esclaves ni dette ni pouvoir. Selon une méthode et une technique d'exposition chères à l'auteur puisque, pour décrire un objet, il définit d'abord son contraire (cf. p. 31) et va en même temps du complexe au simple, que l'on pourrait qualifier d'anthropologie a contrario ou « régressive », sont démontés des mécanismes qui sont absents —ou pas encore présents— dans les sociétés qui importent le plus, car ce qui est au bout de cette recherche ce n'est ni la genèse de l'État ni l'origine des inégalités mais bien la quête de la société des origines. Une fois le terrain ainsi déblayé, attendons le prochain livre.
- 35 Pour retourner à notre point de (faux) départ, cet ouvrage sur l'outil animé peut inciter aussi à s'écarter de la dimension politique et faire deux brèves suggestions dans le champ toujours vierge, semble-t-il, du technique. Puisque le geste de l'esclave est purement technique, imposé et machinal, se trouverait-on alors face à la technique pure, débarrassée de toute culture ? C'est irréaliste, bien sûr, d'autant plus qu'il subit celle de son maître ; mais qui sait s'il ne fait pas consciemment ou non les choses à sa façon ? De ce fait, même si l'on connaît le lien entre le travail servile et l'apparition ou la mise en pratique de certaines inventions, il serait peut-être intéressant de se pencher un peu plus sur le rôle de l'esclave dans le maintien de la tradition technique, non pas en assimilant tradition à immobilité mais dans le sens plus subtil —et surtout plus actuel— que Mauss donne à ce terme à savoir une transmission qui laisse place à l'invention. *L'instrumentum vocale*, vecteur de changement technique, programme de recherche bien ambitieux pour l'histoire des techniques ou la technologie culturelle...

BIBLIOGRAPHIE

Alvarsson, Jan-Ake

1999, « Foraging in Town : Survival Strategies among the 'Weenhayek of Bolivia and Argentina », pp. 22-35, in E.S. Miller (ed.), *Peoples of the Gran Chaco*. London : Bergin and Garvey.

Barfield, Thomas (ed.)

1997, *The Dictionary of Anthropology*. London : Blackwell.

Dousset, Laurent

1999, « Que reste-t-il du social quand on ne chasse plus ? Les Ngaatjatjarra du désert de l'ouest australien », *Techniques & culture* 33 : 1-27.

Estival, Jean-Pierre

2001, « Culture et consommation dans une communauté guarani-ñandeva du Chaco », *Techniques & culture* 38 : 195-212.

Garrigues-Cresswell, Martine, Jean-Luc Jamard & François-René Picon

2001, « Terrains retrouvés », *Gradhiva* 28 : 67-110.

Picon, François-René

1996, « From Blood-Price to Bridewealth. System of Compensation and Circulation of Goods among the Guajiro Indians », pp. 307-332, in U. Fabietti et Ph. C. Salzman (eds), *The Anthropology of Tribal and Peasant Pastoral Societies*. Pavia : Ibis.

1998, « De la collecte en milieu urbain chez les Mataco (Chaco argentin) », *Techniques & culture* 31-32 : 379-395.

Reid, Howard

1979, Some aspects of movement, growth, and change among the Hupdü Makú Indians of Brazil. Ph.D. dissertation, Cambridge University.

Silverwood-Cope, Peter

1972, A contribution to the ethnography of the Colombian Makú. Ph.D. dissertation, Cambridge University.

Testart, Alain

1982, *Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités*. Paris : Société d'ethnographie.

1991, *Essais d'épistémologie*. Paris : Christian Bourgeois.

AUTEUR

FRANÇOIS-RENÉ PICON

Université Paris V – René Descartes, UMR 8098 CNRS, 27 rue Paul Bert, 94204 Ivry-sur-Seine
Cedex